



DU MONDE

Reflets et miroitements

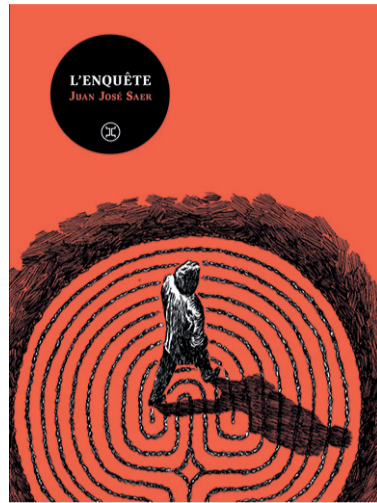
L'Enquête
de Juan José Saer

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Philippe Bataillon, Le Tripode, Paris,
2019, 192 pages, 16 euros.

« Q

UE ce soit bien clair, l'âme, comme on dit, est, semble-t-il, non pas limpide, mais marécageuse (1). » Cette phrase est peut-être à elle seule le manifeste de toute l'œuvre de Juan José Saer (1937-2005), dont le roman *L'Enquête*, publié initialement en 1996 au Seuil, reparait dans la même traduction, au Tripode, qui a également réédité l'un de ses chefs-d'œuvre : *Glose*. Peu connu en France, où il a pourtant vécu la majeure partie de sa vie, mais considéré en Argentine à l'égal de Jorge Luis Borges ou de Julio Cortázar, Saer a créé au fil du temps une œuvre fascinante, vertigineuse, comme une constellation faite d'échos et de réminiscences – personnages gravitant autour de « certains lieux de sa région natale devenus pour lui, après tant d'années d'absence, presque légendaires » (*L'Enquête*).

Ainsi Pigeon Garay, l'un de ses personnages récurrents, est de retour à Santa Fe pour un voyage avec son fils. Il y retrouve son ami Tomatis, fait la rencontre du jeune Soldi et au cours d'un dîner entendent de leur raconter l'histoire du commissaire Morvan, chargé d'« une authentique affaire de tueur en série qui s'est passée il y a quelques années à Paris (2) ». *L'Enquête* débute alors comme une imitation parfaite de roman policier : « Dans la lumière brouillée du crépuscule, quelqu'un, peut-être devrait-on dire quelque chose, homme ou quoi que ce soit d'autre, se mêlait aux derniers frémissements des humains dans le jour qui touchait à sa fin (...). se mettait en chasse (...) de petites vieilles fragiles et sans défense. » Mais le récit va se trouver entrecoupé par les souvenirs brûlants d'un retour au pays natal et la découverte du manuscrit d'un mystérieux roman historique parmi les archives d'un ami mort, Washington, double littéraire du poète argentin Juan L. Ortiz.



Le roman oscille entre le visible et l'invisible, et on se prend à aimer ces personnages comme gravés dans l'éternité d'un temps suspendu, une promenade en bateau sur le fleuve, un certain jour d'été où, à l'image même du rythme des phrases, « la jeunesse semble être demeurée dans une région archaïque et fabuleuse, plus lointaine et improbable que la dimension où vivaient en d'autres temps, légers et sommaires, les dieux, limbes finis, éclatants, inaccessibles à l'expérience mais aussi à la mémoire, et, malgré cela, bien que chaque minute vécue les rapproche, comme en un jeu, du néant où disparaîtra toute vie, toute pensée et tout souvenir, depuis l'idée de l'univers jusqu'à la plus inconcevablement petite des particules en passant par toutes les variations intermédiaires qui existent entre elles deux, ils donnent l'impression, en particulier dans cette nuit chaude de fin de mars, d'être massifs, robustes et insouciant, nonchalants et solides, concentrés sur le moment présent ». L'enquête devient alors recherche mémorielle, d'inspiration proustienne, et Saer nous emporte vers l'origine du mal, ou de la souffrance, dans une langue mouvante, envoûtante, pleine d'humour, tissée de jeux de miroirs et de correspondances avec « cette conviction, constante comme un sortilège, qu'un instrument capable de lui révéler le sens de ces tissages chatoyants sera en même temps une clef pour se comprendre, même fragmentairement, lui-même ».

CLÉMENT BONDU.

- (1) *Glose*, traduit par Laure Bataillon, Le Tripode, Paris, 2015.
(2) *Lieu*, traduit par Philippe Bataillon, Seuil, Paris, 2003.

LITTÉRATURE

La floraison du Grand Nord

EST-CE la glace qui fond? Le sentiment d'un monde qui disparaît? Le Grand Nord fascine. Des romans inuits, du Groenland comme du Nunavut (Canada), arrivent de plus en plus nombreux. La collection « Jardin de givre » des Presses de l'université du Québec propose depuis plusieurs années d'en découvrir les classiques, comme le premier roman inuit, *Le Rêve d'un Groenlandais*, du pasteur Mathias Storch (1914), ou le roman d'anticipation *Trois Cents Ans après*, d'Augo Lyngé (1931) (1); et des œuvres récentes, comme le terrible recueil de nouvelles *Je ferme les yeux pour couvrir l'obscurité*, de Kelly Berthelsen (2015), qui évoquait l'alcoolisme et l'inceste, mais aussi les interrogations face à l'indépendance du Groenland, entre les puissances mondiales prêtes à fondre sur les richesses minières du pays et des politiciens à l'expérience réduite et souvent corrompus.

Cette volonté de décrire une société difficile est aujourd'hui centrale. Dans la lignée notamment de la trilogie historique *Cette terre doit devenir ta terre*, de Frederik Nielsen, écrite dans les années 1930 et publiée en 1970, éclatait en 2017 une bombe, le premier roman de Niviaq Korneliusen, *Homo sapienne* (2). En rupture totale avec les clichés liés au Grand Nord, le livre suivait cinq jeunes femmes dans la capitale, Nuuk, se libérant des tabous tant sociaux que sexuels. La forme était particulièrement percutante, et le livre, perçu comme une épopée queer, a connu une carrière internationale.

Mais le désespoir social prédominant engage aussi à renouer avec le spirituel et le passé mythique d'une culture où chamanes et esprits ont toujours tenu une grande place. Née en 1975 au Nunavut, Tanya Tagaq, connue dans le monde entier comme chanteuse de gorge

inuite, écrit avec *Croc fendu* le récit poétique d'une adolescence soumise à la violence – bagarres, parents absents, attouchements sur les enfants. L'héroïne va être fécondée par une aurore boréale et accoucher de deux esprits. Il y a là la revendication d'une culture millénaire et de son rapport spécifique à la nature (3).

Cet imaginaire singulier est arpenté par des écrivains européens. La Française Bérangère Cournut, après s'être intéressée à la culture des Hopis, peuple amérindien d'Arizona, choisit avec *De pierre et d'os* de contenter sur fond de chamanisme le cheminement d'une Inuit séparée des siens par une fracture de la banquise (4). Dans *L'Ourse qui danse*, Simonetta Greggio met en scène un professeur inuit, produit de la culture imposée par les Danois, qui revient vers son peuple et retrouve ses racines en rencontrant une ourse (5). Là encore, la peinture du Grand Nord sert à plaider pour le maintien d'un mode de vie traditionnel. Si le rapport à l'animal fonde pour beaucoup le lien retissé avec la nature, la place de la chasse est admise.

Le polar investit aussi les champs glacés et les villes noires. Après *Boréal* (Folio, 2019), de Sonja Delzongle, et son expédition polaire dont les membres disparaissent sur fond de réchauffement climatique, *Grise Fiord* (Éditions du Rouergue, 2019), de Gilles Stassart, lance un ancien détenu du Nunavut sur les traces de son frère pour un roman noir qui touche lui aussi au chamanisme. Et dans le mouvement, une série signée du nom exotique de Mo Malø (en fait un auteur breton peu connu, Frédéric Mars) en est déjà à son troisième titre, *Nuuk* (6). C'est parfaitement documenté. Cela mêle évidemment glaces, chamanisme, désordres sociaux et corruption autour des richesses minières. Mais on reste loin des bouleversantes interrogations de Tagaq ou Korneliusen. Cette opportuniste recette sent le... réchauffé.

HUBERT PROLONGEAU.

- (1) Cf. Jean Malaurie, *Lettre à un Inuit de 2022*, Pluriel, Paris, 2019, 272 pages, 8 euros.
(2) Niviaq Korneliusen, *Homo sapienne*, traduit par Inès Jørgensen, 10/18, Paris, 2020, 232 pages, 8,50 euros.
(3) Tanya Tagaq, *Croc fendu*, traduit par Sophie Voillot, Christian Bourgois, Paris, 2020, 207 pages, 20 euros.
(4) Bérangère Cournut, *De pierre et d'os*, Le Tripode, Paris, 2019, 219 pages, 19 euros.
(5) Simonetta Greggio, *L'Ourse qui danse*, Cambourakis, Paris, 2020, 83 pages, 10 euros.
(6) Mo Malø, *Nuuk*, La Martinière, Paris, 2020, 530 pages, 20,90 euros.

AKRAM BELKAÏD.

- (1) *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, texte et photographies de Mohammed Dib, préface de Waciny Laredj, Barzakh/Images plurielles, Alger, Marseille, 2020, 142 pages, 28 euros.

PHOTOGRAPHIE

L'esprit d'un monde

NÉ en 1920 à Tlemcen et décédé à Paris en 2003, Mohammed Dib est peut-être le plus grand des écrivains algériens, tant par l'épaisseur de son œuvre que par l'influence littéraire qu'il eut sur ses pairs. Nouvelle édition d'un ouvrage publié en 1994 (*Revue noire*, Paris), *Tlemcen ou les lieux de l'écriture* mêle ses mots et ses images, chapitres courts et photographies (1). Le texte et les clichés, dont certains inédits, emmènent dans l'univers qui composa la trame emblématique de ses romans, contes et poésie. On retrouve ainsi le patio, ce cœur des maisons traditionnelles qui, pour nombre d'Algériens, est le symbole même du roman *La Grande Maison* (1952), dont l'adaptation à l'écran nourrit encore leur imaginaire à propos de la période précédant la guerre d'indépendance. Il y a aussi le



pain, objet de « respect » et de « déférence », aliment sacré que l'on embrasse, car on le fait chez soi comme on accomplit une prière. Ici et là, il nous livre des indices quant à ce qui forgea sa manière de comprendre et restitua la réalité d'un monde aujourd'hui disparu, et s'y découvre un aveu surprenant de celui qui ne publia sa première œuvre « que sur le tard et sous la pression d'urgences matérielles » : « Il ne me plaisait pas de me faire écrivain ». Il est heureux pour ses lecteurs que ce plaisir n'ait pas fait obstacle à une œuvre majeure du XX^e siècle.

SOCIÉTÉ

TE PLAINS PAS, C'EST PAS L'USINE. L'exploitation en milieu associatif. – Lily Zalzett et Stella Fihn

Niet! Éditions, Le Mas-d'Azil, 2020, 112 pages, 7 euros.

Grâce à de nombreux témoignages sur un milieu associatif qui souffre de difficultés financières chroniques, l'ouvrage rend compte de la pénibilité du travail en interrogeant la tension entre le dévouement des salariés et les rapports hiérarchiques. Les auteurs analysent les relations avec le public (celui des « bénéficiaires ») et l'État, qui a délégué une partie des missions de service public aux associations. Employant un nombre croissant de personnes (800 000 en 1990, 1,8 million en 2018) mais avec des subventions en baisse (25 milliards d'euros en 2005 contre 21 en 2011), ce secteur doit se plier aux règles de la concurrence pour répondre aux appels d'offres, quitte à maintenir ses salariés dans la précarité : « En 2018, seuls 28 % des embauchés se faisaient en CDI – contre 52 % dans le privé hors associations. » Ce livre invite donc à dépasser les frontières préétablies dans la perspective de luttes communes car « travailleurs associatifs surexploités et bénéficiaires sont souvent issus des mêmes milieux, ils subissent souvent la même violence sociale ».

NEDJIB SIDI MOUSSA

POLICE, PAYSAGES ET RÉSISTANCES. – Yves Monteil

Les Ateliers Boh'm, Saint-Étienne-de-Montluc, 2019, 112 pages, 40 euros.

Entre 2012 et 2018, l'auteur a suivi la répression policière de la zone à défendre (ZAD) de Notre-Dame-des-Landes et dans les rues de Nantes. Son récit photographique montre, en noir et blanc, comment l'espace public se transforme en un champ de bataille inégal. Dans les médias, la typologie visuelle des images de manifestation propose le plus souvent la mise en scène de la violence – plans serrés, fumées aveuglantes, accent sur les destructions –, et marginalise presque toujours l'appel à une société plus juste qui se déploie dans les rassemblements de citoyens. À l'inverse, Yves Monteil pose le cadre de cette violence par notamment une série de champs-contrechamps, forces de l'ordre et voix du peuple. La narration s'ouvre sur une sorte d'oxymore, une jeune femme détendue face à des véhicules blindés, et se referme sur un point d'exclamation, un clown à rollers vu de dos qui semble défier le long défilé de voitures de police. Et en couleur, la nature, la lumière viennent ponctuer l'ensemble de ce livre-manifeste.

LAETITIA GUILLEMIN

ÉCONOMIE

BIOMASSE. Une histoire de richesse et de puissance. – Benoît Daviron

Quae, Versailles, 2019, 392 pages, 49 euros et en libre accès sur www.quae.com

Cet ouvrage ambitieux de renouveler l'« agriculture comparée », qui étudie, à travers l'histoire, le développement agricole à l'échelle de la planète. Sous l'impulsion de René Dumont, cette discipline s'est émancipée des raisonnements centrés sur la parcelle et l'exploitation pour approcher les réalités socio-économiques à partir de l'observation régionale des systèmes de production agricole. Le concept de « système agricole » issu de la confrontation de ces diagnostics n'explique pas tous les facteurs d'évolution qui président aux bouleversements globaux, en particulier le synchronisme mondial de la « révolution agricole » de l'après-guerre et son extension « verte » aux pays en développement. Pour en rendre compte, l'auteur, chercheur en économie, met sa réflexion en perspective avec l'analyse par le sociologue Immanuel Wallerstein de la succession des hégémonies capitalistes. Concurrément à la dynamique d'accumulation propre au capitalisme, Benoît Daviron étudie les échanges de biomasse (matériau produit par les organismes vivants, végétaux ou animaux) comme l'un des moteurs de la transition historique d'une période hégémonique à l'autre.

ANDRÉ PRIOU

ÉCOLOGIE

THE RETURN OF NATURE. Socialism and Ecology. – John Bellamy Foster

Monthly Review Press, New York, 2020, 689 pages, 35 dollars.

Éditeur de la *Monthly Review* et l'un des principaux penseurs de la gauche écologique nord-américaine, John Bellamy Foster propose dans ce livre monumental une passionnante généalogie de l'écologie, via une synthèse entre les critiques scientifiques et artistiques du capitalisme, élaborées au Royaume-Uni entre la fin du XIX^e siècle et les années 1960. Partant des écrits de Friedrich Engels, et des travaux, beaucoup moins connus, du « darwiniste de gauche » (et ami de Marx) Edwin R. Lankester, Foster analyse notamment les œuvres de l'écrivain William Morris et de grands scientifiques de gauche : le physicien John Desmond Bernal, le généticien John B. S. Haldane, le biochimiste et sinologue Joseph Needham. Certes, pendant les années 1940 et 1950, certains savants proches de la mouvance communiste anglaise vont tomber dans le piège d'une conception scientifique et moderniste du progrès. Cependant, malgré leurs évidentes différences, tous partagent un engagement socialiste et écologique, et une conception dialectique de l'interpénétration entre la nature et la société.

MICHAEL LÖWY

IDÉES

PAGANI SANS DÉTOURS. Initiation à la philosophie. – Alexis Manago

Delga, Paris, 2019, 205 pages, 17 euros.

Comment une initiation à la philosophie mène-t-elle à une réflexion sur la modernité? Fort de l'héritage hégélien, l'enseignement de Dominique Pagani – retranscrit par Alexis Manago –, qui fut proche de Michel Clouscard, ne dissocie pas pratique de la philosophie et intelligence de son histoire. De la Grèce antique, où naît l'antagonisme de l'empirisme et du rationalisme, à la modernité, la question de la possibilité de la connaissance aboutit à l'idée d'un sujet actif dans la construction de la réalité perçue. La philosophie de la connaissance ouvre alors à la philosophie des valeurs sa problématique : comment ce sujet, individu libre et autonome, s'articule-t-il à la communauté? L'enjeu moderne sera de montrer qu'il en est le fruit : la liberté est la lutte d'une communauté pour l'indépendance individuelle (par la libération matérielle et le développement des forces productives) vis-à-vis de la contrainte naturelle, et pour son accroissement, par la connaissance des déterminations sociales et historiques, en vue de la transformation rationnelle du monde des hommes.

LUCA POMIOLI

GÉOGRAPHIE ZOMBIE, LES RUINES DU CAPITALISME. – Manouk Borzakian

Playlist Society, Paris, 2019, 128 pages, 14 euros.

Pourquoi nos contemporains rêvent-ils de zombies anthropophages? En apparence anecdotique, cette question conduit le cinéophile et géographe Manouk Borzakian à une passionnante analyse de cet imaginaire, où la géographie sert de « fil rouge ». À travers un corpus de films allant des années 1930 aux dernières productions tant hollywoodiennes qu'indépendantes, cet essai met en lumière les mutations à l'œuvre du fait urbain. Loin de se résumer au simple plaisir de faire peur, les morts-vivants incarnent en effet, depuis leur apparition au cinéma, l'« Autre », et les rapports conflictuels qu'on entretient avec lui. Le zombie charrie dans son sillage un ensemble de problématiques : vivre ou survivre? Qu'est-ce qu'habiter un territoire à l'heure du « reflux postmoderne de la civilisation »? Faut-il maintenir l'Autre à distance ou tenter la cohabitation? De la filmographie de George A. Romero (*La Nuit des morts-vivants*) aux productions de la Corée du Sud, en passant par les blockbusters nord-américains, c'est ainsi notre propre rapport à l'espace, à l'environnement, et son évolution, que les zombies invitent à interroger.

MAXIME LEROLLE